

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 12

Artikel: Discours du tambour à l'abbaye de Villars-les-Bioles
Autor: Fridolin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Coprés F. Rouvo

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin mars.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux **II. 1160**.

VIVE LA GRIPPE !

EST la phrase du jour: « Ah! la grippe, la sale grippe! » On l'entend partout, dans la rue, dans l'autobus, au théâtre. On en arrive à se persuader qu'on se trouve en face d'une terrible épidémie qui maltraite ou maltraitera tout le monde. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés », comme a dit le fabuliste. Mais laissez-moi vous faire cette confidence: je trouve qu'on exagère un peu les méfaits de cette grippe...

En réalité, tout le monde n'a pas la grippe, mais tout le monde est heureux de faire semblant de l'avoir. Quelques maux de tête, quelques frissons dans le dos, une vague courbature et l'on s'empresse de garder la chambre.

— J'ai la grippe, j'ai besoin de repos, je ne veux voir personne!

Savez-vous bien que si les affaires allaient mieux, il y aurait beaucoup moins de grippe! Elles vont si mal que chacun est enchanté d'avoir un prétexte à les lâcher pour huit jours et à se mettre la tête sous l'aile, comme l'autruche, pour ne rien voir du marasme ambiant.

C'est si agréable, une grippe ou, plus exactement, une pseudo-grippe par les temps qui courent! Une bonne chaleur règne dans la chambre alors que, dans la rue, il fait humide et sale. Sous les draps, on bat sa flemme, on ne pense à rien, on se laisse aller. Quelle halte salutaire, à une époque où la vie n'est qu'une fièvre continue!

Et puis, huit jours sans importuns, sans raseurs, connaissez-vous vacances plus complètes? Le créancier trop pressé s'abstiendra de venir, par peur de la grippe, vous relancer chez vous, et, si vous lui annoncez que votre toute première sortie sera pour lui, il vous répondra par retour:

— Prenez tout le temps de vous guérir, cher monsieur, j'attendrai aussi longtemps qu'il faudra.

De même, l'ancien camarade de collègue qui a mal tourné évitera de venir vous « taper », car il a soin de sa santé et craint les microbes. Et les fournisseurs et les quémandeurs, et les placiers, et les gens qui ont une belle petite affaire à vous proposer, tous fuiront votre grippe comme des perdreaux devant le moissonneur.

Voilà pourquoi tant de gens, cette année, ont eu, ont ou auront la grippe. Et tenez, je me sens en ce moment une de ces lourdeurs à la tête...

B.

« Il y a trois choses que j'ai toujours aimées, mais auxquelles je n'ai jamais rien compris: la musique, la peinture et les femmes. » **Balzac.**

Mot de la fin. — Ce qu'il faut savoir:
Si ta femme est jolie, surveille tes amis.
Si elle est bête, surveille-la.
Si elle est intelligente, surveille-toi.



LA NA

LIE nèvessâ, vouâ ie nâ, dêman nèvètrâ pào-t'ître. L'a nu ti stâo dzo passâ. On sè demande quand vâo s'arretâ de nèvâ. Tot parâi, foudrâi pas que nusse pe grand teimps.

— Ein a prâo po on iâdzo! oude-vo per lè damon?

Lè qu'èin è tsesâ onna bombardâie. Tsi no, on ein avâi tant qu'âo coutset de la fenîtra dâo pâilo derrâ, mîmameint damon de la bornate de la dzenelhîre. Cllîâo poûre dzenelhîe! L'ant droumâ trâi dzo sein lâo z'arretâ, po cein que sè crayant que l'êtâi adî né. Lo pu l'a âobllîâ de tsantâ et se lo valet l'avâi pas dessuvî, crâio adî que droumetrant oncora.

L'a falîu fêre dâi tsemin et traînâ dâi tronc pertot: po allâ âo catse-borrî, po portâ à medzî âi caïon, po fêre bâire lè bîte âo bornî, po allâ ââo pétotet, pertot ie vo diô! Sti an, on pào ein fêre de la vilhîe et Constant dâo Dzorât vâo pouâi ein betâ su sè truffie po ne pas que dzer-néyant.

Mâ, quemet l'è la moûda, lè retso ein ant mé zu que lè poûro. Nòutron vesin, on pucheint précaut, ein a ze septante-cinq pouîse; on outro rein que dhî. Vo vâide qu'on n'è pas pî rappet po la nâ dein sti mondo.

N'è pas lo tot que la nâ. Quand l'è quie, la faut doutâ dein lè tserrière, qu'on pouîsse sè saillî. Dein dâi coumoune que lâi a, ie misant po savâi cò l'arâi l'èchute po menâ lo triangle.

Pè Rutacounet, cllîa misa sè fasâi âo rabais. L'hussîc desâi dinse:

— Po âovri lè tsemin de la coumouîna, a diéro l'eimmandzî-vo?

S'èin trovâve ion que desâi cinquanta francs. Sti coup, nion desâi rein po cein que s'êtant met d'accoo quaque z'on po fêre applliâ einseim-bllîo et l'avant decidâ de pas sè misâ dessus. N'avant pas volîu preindre avoué leu Sami dâo Pèrâ corbo et son bâo, po cein que l'êtâi trâo taquenet, jamé prêt. N'arrevâve jamé avoué sa bîta que quand lo triangle ètâi quasu reduit.

Adan, po lè mourgâ Sami tré son bruleau de son mor et fâ dinse:

— Po quarante-cinq franc!

Lè z'autro l'ant ètâ tot motset. L'ant remet ein deso on franc et l'ant de:

— Po quarante-quatre franc!

Sami l'a tenu bon: l'a doutâ, doutâ. Lè z'autro assebin pè franc, tant que po fini l'è Sami que l'a zu l'èchute d'âovri ti lè tsemin de la coumouîna po treinta franc.

Tot parâi, quand l'a falîu signî, lo syndico lâi dit dinse:

— N'è pas lo tot! Dis-vâi, Sami, rein qu'avoué ton cròûio bâo, quemet vâo-to fêre. L'è que ein a dâi tserrière dein la coumouîna! Po doutâ tota cllîa nâ, t'arâ de l'ovrâdzo. Quemet vâo-to t'èin terî?

— Vu prâo fêre, so repond Sami. Mâ foudrâ m'accordâ on termo po débllîottâ cllîa nâ.

— Tant qu'à quand?
— Tant qu'après mession!
La Municipalité l'a ètâ d'accoo.

Marc à Louis.

Trop parlé nuit... — Un chauffeur au service d'une grande maison de Zurich fut poursuivi pour excès de vitesse.

Les juges, fervents de l'automobilisme eux-mêmes, eurent devoir se montrer indulgents.

— Vous payerez 20 francs d'amende; êtes-vous content?

— Oh! ça m'est égal, ce n'est pas moi qui payerai, c'est mon patron!

En présence de cette personne désinvolte, les juges se fâchèrent. Ils condamnèrent l'inculpé à huit jours de prison, sans sursis! — Bravo!

CHANTS NATIONAUX

LA RAURACIENNE.

Des bords du Tage à ceux de la Baltique,
Entendez-vous le sinistre beffroi?

Voyez-vous fuir de leur demeure antique

Ces rois saisis de remords et d'effroi?

Vous qui veillez au sort de la patrie,

Ah! détournez l'orage peu lointain.

Ref.: Unissez-vous, fils de la Rauracie, (bis)
Et donnez-vous la main.

Des séducteurs, ennemis de leurs frères,
Ont dit formons deux camps sous deux couleurs;

Mais réponde à ces voix étrangères

Le pays seul fera battre nos cœurs.

Dé nos aînés déplorons la folie.

Notre étendard n'est Gaulois, ni Germain.

Ref.: Unissez-vous, etc.

Loïn de nos rangs celui qui n'est sensible
Qu'au souvenir de Vienne ou de Paris!

Pierre-Pertuis, Refousses et Mont-Terrible,

J'aime à rêver au pied de vos débris.

Vous avez vu la liberté bannie

Cent fois mourir et renaître soudain.

Ref.: Unissez-vous, etc.

Cueillons gaiement les fruits de nos campagnes,
Versez, Biennois, le vin de vos côteaux;

L'indépendance est fille des montagnes.

Pour nos enfants luïront des jours plus beaux.

Sous les drapeaux de la libre Helvétie,

Que d'âge en âge on chante ce refrain.

Ref.: Unissez-vous, etc.

Ce chant patriotique rappelle sans doute un fait important dans l'histoire du Jura bernois. Quel est-il? Il serait intéressant de savoir quand et par qui le texte et la musique ont été composés. Quelque lecteur du *Conteur* pourrait-il nous renseigner? D'avance nous le remercions.

Rochardon.

(A mon ami François de la Péronnaz).

DISCOURS DE TAMBOUR A L'ABBAYE DE VILLARS-LES-BIOLES

LE voudrais bien avoir la voix du torrent qui roule les cailloux avec fracas en bas les pentes rocheuses de la montagne pour pouvoir vous faire un de ces beaux discours qui montrent bien que le silence est d'argent et que la parole endort!

Ma foi, vous m'excuserez: quand on n'a pas tant l'habitude de causer par devant le monde

— et dire qu'il y en a tant qui causent par dernier, — on fait ce qu'on peut : on n'est pas des bœufs !

A présent que j'ai un peu ruminé ce qu'il me faut vous dire, et que vous avez l'air de vouloir m'écouter un moment, je veux tout de suite attaquer le vif de mon sujet en *invitant* les *allocations* vicieuses, dont il ne faut *jamais dépasser* l'excès.

Puisque le moment est venu de vous parler de tout, je commencerai par nos gamins, je n'irai pas par quatre chemins : ce qui est juste est juste, un point c'est tout.

Eh bien, moi qui vous cause, je vous dis qu'au jour d'aujourd'hui on se brigande la moitié trop pour leur z'inculquer tant de cette instruction, qu'ils n'ont rien de plus pressé que de vilipender sitôt dehors de l'école ! Ah ! c'est bien comme disait mon ami Diuste : voyez-vous ces sacrés gamins, on n'en peut plus rien faire façon, tant ils se croient malins. Ils ne rêvent plus que d'aller se royaumer par la capitale, se croyant devenir tout de suite *capitalistes*. Oui, j'en ai connu, de ces déserteurs des campagnes qui restaient dans ces puissances carrées où il y a des *enseigneurs*, mais pas la moindre brique de planrage. Ils ont d'abord eu fait de revenir après fortune *défaite* et plus vite *dépités* que députés.

Ah oui, c'est bien du temps où on savait encore moucher les gamins et les chandelles qu'il aurait fallu causer, comme ça, d'aller dans ces *banques impopulaires*, ces magasins de *musique en conserve*. Pauvre ami ! ce n'est plus rien tant les chandelles qui avaient été mouchées et remouchées ! Puisqu'on tournait dans un *cercele visqueux* et qu'il ne resterait bientôt plus personne pour aller gouverner, les vieux seraient *d'obligés* de tout mettre en rentes *visagères* pendant que la jeunesse vivait comme des *coqs-emplâtres*. Alors ça, ça dépasse les bornes de *l'outré-qui-danse*, et puis c'est pas étonnant quand on voit ces groupes de pintes qu'on rencontre à tout bout de champ par ces rues de Lausanne. Les occasions *pelulent* de ces *pierres d'achopinements* pour ceux qui étaient parti du pied gauche pour suivre le droit chemin, qui ne fait pas tant de ces *décontours*.

Eh bien moi, j'aime encore mieux la grande route, par rapport qu'elle est assez large pour qu'on ne risque pas de verser trop souvent.

En effet de verser, il y a verser et verser : comme disait mon ami François à ce gaillard qui voulait acheter une automobile : « vois-tu, d'abord on vous verse un verre, après on verse un à compte et pour finir, on verse dans le fossé ! »

C'est comme il y en a qui ont le diable pour vouloir tous être dragons ou bien tringlots. Ils croient déjà s'entendre mépriser s'il ne reviennent pas du camp *rappointés*, *brigandiers*, *maréchal des jolis*, *sergent-mangeur* ou même *fourrien*. C'est encore ça qui va le mieux pour faire la belle jambe sur *l'Escalade* de Montbenon. Il y en a qui y seraient pour sûr encore si le gardien de la fouille ne leur expliquait pas que les canards ne peuvent rien dormir, tant la lune fait la rate sur les galons !

Savez-vous ce que la marchande de citrons, qui s'y connaît, m'a dit sur le compte des dragons ? Devinez-voir ?

— En *élite*, ils sont rude fiers, ils vont à cheval.

En *landever* ils vont plus rien qu'à pied, il faut déjà déchanter.

— Et alors en *languetourme*, que je lui fais, comme ça :

— Ils vont à la Commune, oui bien !...

Mais revenons-voir à nos moutons : moi, je vous dis qu'il y aurait plan d'éviter bien des misères *conjugables*, si les gens d'au jour d'aujourd'hui ne se croyaient pas tous tant malins ! Ça, c'est mon opinion, bien *apprêtée* que je vous invite *cordialement* à partager.

Demande-voir à la mère Gritton, la lessiveuse, si elle a tant été à l'école quand elle était gamine. Il y en a pourtant pas une qui connaisse, comme elle, sur le bout du doigt, les Fa-

bles de La Fontaine, où l'on blanchit le linge en noircissant sa voisine !

Eh bien, moi je vous que ce n'est rien que de la *déformation proportionnelle*, allez seulement !

Quelqu'un de célèbre, mais que je n'ai pas connu a dit qu'en toutes choses il fallait considérer la *faim*. Moi, je ne voudrais pas qu'on oublie la *soif*, aussi je termine, parce que je vous ai tout sorti ce que j'avais marqué sur ces quelques bouts de papier.

Et je porte mon toast à ces braves tireurs. Leurs balles nous montrent le chemin de la ligne droite. Je bois comme ils tirent. Bravo et respect. J'ai dit.

Pour copie conforme : *Fridolin*.

En vitesse. — Moi, mon vieux Marius, ma voiture, elle va si vite que tout le long de la route les arbres ne font qu'une haie.

— Père, mon père Olive la mienne elle dévore tellement l'espace que les bornes kilométriques ne font qu'un seul petit mur.

LA NOUVELLE SERVANTE

MADAME Parfilé garde difficilement une servante car elle exige de ses sujets un travail trop ardu, et de nos jours, les servantes, vous savez, n'en mettent pas plus qu'elles ne veulent. La maison est grande, d'un entretien fatigant; la lessive et le repassage du linge leur incombent en surcroît. Enfin, il faut dire que madame Parfilé élève pour son « amusement » des poules et un cochon à l'exemple de ses père et mère dont elle a conscience de garder les bonnes traditions.

Vous imaginez bien que les pauvres ne trouvent, dans cet « amusement » de la patronne, qu'une surcharge de besogne pénible et malodorante.

Voici madame Parfilé dans la jubilation. Songez qu'elle se trouvait depuis plus d'un mois sans servante et qu'on vient de lui en envoyer une.

Cette nouvelle bonne, qui répond au prénom euphonique d'Usmarie, lui arrive, un samedi, en ligne droite du légendaire village de Monbiau dont les habitants, à ce que prétendent de vieilles chroniques, auraient tenté de mettre le soleil dans des sacs... Mais ne nous égarons pas; revenons à nos moutons, je veux dire à madame Parfilé et à son Usmarie.

Le lendemain dimanche, au moment de partir pour le pèche, madame déposa dans le four de son fourneau de cuisine, un cassoton copieusement beurré et garni d'un magnifique filet de porc.

En sortant, elle recommanda à la servante de soigner les poules et de ne pas oublier, surtout, de retourner et d'arroser le porc pendant son absence.

Lorsqu'elle revint de l'église, elle trouva sa cuisine enfumée et une acre odeur de brûlé la suffoqua. Elle se hâta d'aérer en ouvrant la croisée et courut ensuite au fourneau d'où partait le nuage asphyxiant. Le rôti de porc était noir, totalement calciné. De toute évidence, la servante ne s'en était pas occupée.

Elle l'appela sur le ton que vous devinez :

— Usmarie ! Usmarie !

La servante ne répondit point. Sans doute était-elle sortie pour s'occuper des poules. Madame se précipita sur le seuil de la porte qui donnait accès à la cour :

— Usmarie ! Usmarie !

Pour toute réponse, elle perçut un grognement de cochon. Elle se rendit au boaton.

Tableau !... Usmarie luttait avec l'animal ! Elle l'avait mis sur le dos et lui tenait les pattes en l'air, essayant de le retourner d'un flanc sur l'autre.

— Ah ! Madame, gémit la pauvre fille, il est temps que vous arriviez à mon aide, car la bête est plus forte que moi !

— Malheureuse !... que faites-vous donc ?

— Hé !... je m'efforce de retourner le porc pour l'arroser, ainsi que Madame me l'a recommandé en partant pour le pèche.

La maîtresse fut secouée d'un éclat de rire qui lui fit, pour un instant, oublier la perte du filet.

Quelle bonne histoire elle allait pouvoir conter à la prochaine réunion de couture. Elle courut d'abord en faire part à son mari qui en rit un peu moins :

— Si le rôti est brûlé, de quoi allons-nous pouvoir dîner ? s'inquiéta-t-il.

— Mon cher, il faudra bien nous contenter d'un reste de poulet froid et d'une salade.

La servante fut aussitôt chargée de cueillir la laitue et de la laver.

Midi a sonné, poulet et salade sont sur la table.

C'est monsieur qui, d'habitude, assaisonne la salade. Il réclame, à cet effet, le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le couvert.

— Usmarie, vous avez oublié le couvert à salade.

— Le couvercle à salade ?

— Eh, oui ! le couvert en bois, le service, si vous aimez mieux !

Usmarie ne sait ce que c'est que ce couvert — couvercle, prononce-t-elle — à salade, mais n'en veut rien laisser paraître. Elle fouille les armoires sans succès lorsque, soudain, une idée lumineuse surgit dans son cerveau.

Elle court au petit endroit discret, en ramène le couvercle et le présente à Monsieur en disant :

— C'est-y bien ça que vous voulez ? Je n'en trouve point d'autre en bois dans la maison !

Aimé-Joseph.

Au restaurant. — Un client. — Moi j'aime beaucoup l'automobile.

Un autre client. — Oh ! moi je préfère le cheval, j'adore le cheval !

Le garçon (à part). — Monsieur va être satisfait !

Un vieux chapeau. — Encore un nouveau chapeau, cependant ton vieux était encore en bon état.

— Tu exagères, mon chéri, tu viens de reconnaître toi-même qu'il était vieux.

POUR VIVRE HEUREUX

LES anciens almanachs du bon vieux temps abondaient en doctes prescriptions qui réglaient la santé du corps. On y trouvait aussi, sous forme d'anecdotes ou de proverbes, des avis que devait suivre « l'honnête homme » dans les diverses circonstances de sa vie.

C'étaient, la plupart du temps, des sortes de formulaires moraux, dont la philosophie ne dépassait pas un égoïsme bien entendu. Ils étaient tout de même bons à consulter. Car il faut, pourtant, dans ce bas monde, penser à soi, de temps en temps.

En voici un qui prône la douce médiocrité et le juste milieu chantés par le poète :

Trop de repos nous engourdit.

Trop de fracas nous étourdit.

Trop de froideur est indolence.

Trop d'activité, turbulence.

Trop d'amour trouble la raison.

Trop de remèdes est un poison.

Trop de finesse est artifice.

Trop de rigueur est cruauté.

Trop d'audace, témérité.

Trop d'économie, avarice.

Trop de biens devient un fardeau.

Trop d'honneurs est un esclavage.

Trop de plaisir mène au tombeau.

Trop d'esprit nous porte ombrage.

Trop de confiance nous perd.

Trop de franchise nous dessert.

Trop de bonté devient faiblesse.

Trop de fierté devient hauteur.

Trop de complaisance, bassesse.

Trop de politesse, fadeur.

Dans le train. — Quel âge a le petit.

— Cinq ans, monsieur.

— Et maman en a trente-cinq.

Vers la cheminée. — Minet est étendu et ronronne.

Bébé dit alors à sa mère : — Ecoute Minet qui commence à bouillir.